

passé pas mal orageux, et l'on voit assez à sa haute taille, à la carrure de ses épaules et au balancement de ses grands bras quand il s'anime, que tomber sous sa poigne n'a pas dû constituer un jeu d'agrément au temps jadis. Il aime à nous faire l'histoire de sa jeunesse, de ses voyages, de ses « vaillantises » et des exploits qui l'ont rendu célèbre parmi les voyageurs du Nord-Ouest.

—Ah ! monsieur, s'écrie-t-il parfois il fallait voir comme on s'plottait de mon temps ! Par exemple ça n'empêchait pas les bons hommes de se « rencontrer. » Oh, non ! Tant plus qu'on se battait, tant plus qu'il y avait de batailleurs. C'était comme un besoin pour un chacun, sans comparaison.

—Et vous en avez frotté de bons, n'est-ce pas, père Lavigueur ? car il me semble que vous n'aviez pas froid aux yeux, dans votre temps.

—Ah ! dans mon temps, fitchre ! je ne me laissais pas marcher sur le pied ! Demandez-en des nouvelles à Pierrot l'Américain, à Bill Collins, au gros Charliche et à Bérubé la Claque !

—C'étaient pourtant de solides gaillards que ceux-là, père Lavigueur.

—Ben oui, ben oui, mon enfant, c'étaient pas les premiers venus... ni Thomas Lavigueur non plus, ajoutait-il en clignant de l'œil, et lançant par saccades un petit rire mesuré à dessin... ni Thomas Lavigueur non plus !

Une fois mis en verve, il jasnait beaucoup, ce qui m'a toujours fait croire qu'il était plus mauvais que vaillant, et que l'âge ayant éteint ses forces, il ne lui restait plus que son caractère irascible, rageur et fantasque.

Un matin de l'année dernière, j'appris que le vieux voyageur se mourait.

Débilité générale, dépression nerveuse, détente de toute la machine, enfin l'âge, me répondit-on lorsque je voulus savoir de quoi il se mourait. A quatre-vingt-quatorze ans, cela n'a pas lieu de surprendre, aussi je ne songeai point à la possibilité d'un retour à la santé.

—Malgré tout, disait le docteur Dumouchel à qui je m'adressais, malgré tout je crois avoir trouvé moyen de le sauver de ce pas. Venez avec moi, vous constaterez le résultat de mon traitement.

Je le suivis à l'hôpital où était déposé le vieillard.

—Eh bien, père Lavigueur, comment va ?

—Mal, monsieur, mal, je m'en va, et plus vite que vous ne le croyez.

—Ça tombe bien mal à propos, fit observer le docteur, car il paraît que Paul Petit se vante de pouvoir durer plus longtemps que vous...

—Ah ! il a dit ça ! Le matin ! Il m'en a toujours voulu depuis la taloche que je lui ai administrée au fort Coulonge.

—Il a dit ça et davantage. Est-ce que vous ne savez pas qu'il prétend aujourd'hui avoir juste votre âge et être encore capable de vous tenir tête ?

—Comment ! lui ! Paul Petit, me tenir tête ! Ah ! ah ! ah ! c'est fameux ! Il n'en a jamais été capable, quoiqu'il soit au moins douze ans plus jeune que moi ! oh ! l'effronté, ah ! le bavard ! Attends, attends, je n'en mourrai peut-être pas cette fois... nous verrons ! oui, nous verrons !

Et voilà le père Lavigueur qui se lève de son fauteuil de malade et qui marche droit devant lui en maniant sa canne au lieu de s'appuyer dessus. Ses yeux lançaient des étincelles et toute son attitude respirait la provocation et la menace.

—Allors, bon ! allons, calmez-vous, que diantre, s'écria le docteur, calmez-vous. Tenez, j'ai dans ma poche une petite gourde de cognac superbe, une goutte de cela vous fera du bien.

—C'est pas de refus, oui vraiment ! Du bon cognac, c'est rare depuis trente ans, et je veux prouver à Paul Petit que je suis encore capable de prendre un coup, oui-dà ! le gredin !

Je ne suis pas sténographe ; le mot à mot des tirades du père Lavigueur m'a échappé. Le pittoresque n'y manquait pas, c'est même ce qui en rend la reproduction difficile. Mais comme résultat clair et net, le vieux voyageur était sur ses jambes et ne paraissait pas le moins du monde disposé à se laisser mettre en terre. La réaction produite sur son tempérament par la ruse du docteur était extraordinaire. La machine se remettait en mouvement. Le grand ressort était remoué. Après le verre de cognac, le père Lavigueur avala une soupe au riz, poussa une promenade dans le fond du jardin, dormit un bon somme et à son réveil trouva, à son grand plaisir, la petite gourde du docteur à son chevet. Le miracle était opéré. Trois jours après, il trottait par la ville et ne demandait qu'à vivre.

Il se rendra à ses cent ans et plus loin si Dieu le permet, pour voir enterrer Paul Petit qui ne veut point lui pardonner sa taloche du fort Coulonge.

CHARLES AMEAU.

UNE EPISODE DE 1816 OU MASSACRE DANS LES BOIS.

PAR E. DUTREL.

On a déjà lu peut-être une légende canadienne dans laquelle il est parlé d'un certain Ménéximo, brigand indien, auteur d'un grand nombre de meurtres, entre autres de ceux de sa femme, de sa mère, de son beau père &c ; le héros de ce récit, nom moins célèbre par ses forfaits et non moins redouté dans son voisinage avait le même père que Ménéximo. Il s'appelait Kanecabannishem.

En 1816 naturellement les sauvages, descendants

des différentes tribus dont on a fait mention dans l'histoire de ce pays et disséminés dans nos forêts, jouissaient tous des bienfaits de la religion catholique, à l'exception près d'un petit nombre, baptisés, mais pas suffisamment instruits des mystères sacrés ainsi que des commandements de l'Eglise et pratiquant leurs devoirs religieux à leur manière. D'un autre côté l'extrême difficulté pour le prêtre de visiter ces peuplades éloignées et pour la